



## Du ballet

**Axel Ibot** Ce danseur classique apprécie la méthode Millepied, le nouveau directeur de l'Opéra de Paris, qui bouscule la hiérarchie maison.

**A**xel Ibot a la danse qui lui colle à la peau et lui tient le dos droit, toujours, et le menton bien haut. Même à la fin d'une répétition, quand son souffle est court, que son front luit et que ses bras paraissent lourds. De son corps d'éphèbe, séché par des années de discipline, se dégage une grâce que le danseur de 30 ans traîne jusque dans le métro parisien. Emmaillotté dans son long manteau noir, tignasse brune et écharpe sombre, il ferait un parfait corbeau des villes s'il n'avait pas des baskets blanches, usées sur l'avant, et les pieds en éventail. Lui dit «en canard», mais c'est moins beau. Un canard n'a jamais eu l'élégance d'un corbeau.

Quand il reçoit dans son appartement sous mansarde, dernier étage sans ascenseur, acheté il y a cinq ans, Axel paraît à l'étroit. Il tourbillonne (le prénom peut-être?), allume FIP, s'assoit puis aussitôt se relève, prépare un thé vert japonais, tranche un cake à l'orange préparé par sa mère. Il avoue être stressé. «Quand on m'a dit que Libé voulait faire un portrait, j'ai dit: "Moi? mais pourquoi moi? je ne suis pas danseur étoile, ça va intéresser qui ma vie?"» Son trouble semble sincère. Axel Ibot est depuis trop longtemps formé à ne pas prendre la lumière. Un danseur de corps de ballet, se doit d'être excellent.

Flamboyant, surtout pas. Les étoiles sont là pour ça. Depuis douze ans, le petit gars de Lagny-sur-Marne est membre de l'Opéra national de Paris. Au concours d'entrée, il séduit par sa fougue, ses grands jetés stratosphériques, sa technique impeccable. Il arrache l'un des trois seuls tickets sur le marché. Sans l'âge plafond de 42 ans, sûr que l'accès serait encore plus bouché. Il décroche un CDI et 2000 euros nets par mois. Le panard. Mais les jeunes recrues sont tenues de rester motivées. Un concours interne offre de gravir les échelons de la maison. A chaque strate, un salaire qui gonfle et un petit pas de plus vers le titre suprême, celui de danseur étoile (la compagnie en compte 16). L'épreuve est publique, soumise au regard de professionnels et des autres danseurs. «La veille d'un concours, je ne dors jamais, je transpire toute la nuit.» Il bute à chaque marche. Trois ans pour passer Coryphée, six pour devenir Sujet. «Je perdais mes moyens le jour j. Je me suis dit "allez, je le passe une dernière fois, et si ça ne le fait pas, je fais une pause".» Il a été promu. C'était juste avant que Benjamin Millepied ne mette la main sur le «château» parisien. Raison de plus pour rester. Quand il a su que Millepied arrivait comme directeur, Axel Ibot n'a pas su s'il de-

vait s'emballer ou s'inquiéter. «Je connaissais son état d'esprit, son énergie, ses talents de chorégraphe. Mais il venait de l'étranger, n'avait pas fait l'Opéra, était plus jeune que certains danseurs. C'était un gros, gros changement.» Il prie tout bas pour qu'un vent nouveau souffle sur les parquets empoussiérés du Palais Garnier. Ça tombe bien, le nouveau boss veut bousculer un système hiérarchique qu'il trouve suranné, rigide à l'extrême, atrophiant même. Il se fait tutoyer, cajole ses disciples, les complimente, ordonne qu'ils se fassent plaisir. Pour sa première création, Millepied convoque 16 danseurs. Aucune étoile. Axel lui, en est. L'occasion de se révéler. Dans le documentaire de Thierry Demaizière et Alban Teurlai, on voit Millepied dire d'Ibot: «Il danse hyperbien!» Et Benjamin Pech, danseur étoile, de répondre: «Axel? Il est doué, tu peux pas savoir!» «C'était la première fois que je dansais sans soliste. Benjamin nous a incités à prendre de la place. C'est quelqu'un qui donne pleine confiance.» Les deux hommes se ressemblent. Ils aiment le haut voltage, se shootent aux rythmes qui pulsent, aux chorés fiévreuses. «Ça me met dans un état de transe.»

Devenir danseur étoile? Il sourit. Autant demander à un lionceau s'il se voit en roi de la savane. «On en rêve tous un peu.» Le jeune homme lorgne sur les grands rôles de ballets classiques (il brûle d'interpréter Albrecht dans *Giselle*), moins sur la solitude qui va avec. Trop interconnecté pour le rôle? Trop animal de meute? Laurène, son amie d'enfance et partenaire de danse, le pense. «Il a besoin d'être entouré, à la ville et à la danse. Il se nourrit des autres.» Lui-même l'admet sans peine: «J'aime trop la vie de groupe. Je ne suis pas un prince.» C'est vrai qu'il n'a rien du chevalier à la mâchoire saillante. Il est plutôt joyeux drille avec les mains qui volent, le rire délicat, la voix pleine de miel. Ses appartements flairent la jacinthe à plein nez. «Il a ce je ne sais quoi de féminité», dit Laurène. Gamin, il voulait faire de la GRS et agiter des rubans de couleur dans les airs. On

lui a rétorqué: «C'est pas pour les garçons!» La beauté serait-elle unisexue? Alors, il se console dans des cours de danse. Il est le seul garçon, et diable, fichtrement doué. Il s'entraîne comme un dingue et intègre l'Opéra à 18 ans, sans avoir eu le temps de passer le bac. Le bonheur le rend sans complexes. Il gagne 3000 euros nets, s'éclate sur scène, fait passer son plaisir avant celui des autres. Il parle de sa confiance revenue, de son corps qui répond à merveille, de sa romance avec un comédien. Il se dit couche-tard, lève-tard. Loin de Garnier, il a trouvé mille façons de brûler l'énergie qui le bride. Il sort dès qu'il le peut, avec ses amis danseurs mais pas que. De sorties théâtre en soirées electro. Il biberonne aussi, du vin surtout, et aime tremper ses lèvres dans du whisky. Son palpitant balance entre le Nikka et l'Hibiki. «On me demande souvent quel régime alimentaire j'ai. Mais je n'en ai pas. Tant pis si ça déçoit.» Le matin, c'est brioches au Nutella. Le midi, on voudrait le voir dévorer des frites et du bacon. Mais il aime la cuisine japonaise, manie les baguettes sans mettre un seul grain de riz à côté et cuisine le chirashi de saumon comme pas deux, avec du sésame et des algues. Là-bas au Japon, quand les danseurs du ballet présentent *Roméo et Juliette*, ils sont attendus à la sortie par 200 ados hystériques qui crient leur nom. A Paris, l'ambiance est infiniment plus guindée. Axel Ibot assure qu'ici personne ne le connaît, et qu'il préfère ça. D'ailleurs, il insiste pour qu'on le tutoie. A part ça, il a un père attaché de mairie et une mère infirmière qui lui envoie un texto: «Regarde, tu es dans Elle, mon chéri!» C'est d'elle, et de son grand-père résistant, qu'il a tiré un certain goût de l'engagement politique, plutôt à gauche. Il s'agace: «Je ne comprends pas ceux qui ne se sentent pas concernés.» Le vote FN?

«Ce qui est le plus insupportable, c'est d'entendre "on a essayé la droite, puis, la gauche, maintenant, on va essayer ça". Mais ce n'est pas un jeu! Qui peut croire que le FN a la solution?» Voilà, trois heures sont passées, sa vie est débâllée, et aucune trace d'usure. Il dit «merci» trois fois, tout sourire, claque la bise et s'éclipse comme il est arrivé. Sur la pointe des pieds. ◆

Par **MATHILDE LELEU**  
Photo **JÉRÔME BONNET**